

Penser le féminisme

Feminism and the Abyss of Freedom, de Linda M.G. Zerilli.
Chicago University Press, 249 p.

Marceline Morais

Numéro 211, novembre–décembre 2006

Hannah Arendt : au-delà d'un centenaire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16603ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Morais, M. (2006). Penser le féminisme / *Feminism and the Abyss of Freedom*, de Linda M.G. Zerilli. Chicago University Press, 249 p. *Spirale*, (211), 19–20.

écrivain politique femme ». Elle était là où on ne l'attendait pas et disait d'elle-même avec ironie : je ne cadre pas. Insoucieuse de son image, elle était constamment orientée vers l'œuvre à accomplir.

Son premier succès en librairie, elle l'a obtenu avec *Condition de l'homme moderne*, paru en 1958. Elle compose avec la vie américaine et l'étudie. La société moderne détruit l'espace public qui est l'espace politique. Pour Arendt, écrit Heuer, « [l]e processus de pensée du travail dévalue toute autre activité comme travail improductif et favorise une philosophie de la vie qui sacrifie la liberté humaine aux nécessités biologiques ». Ainsi, « la modernité, qui a commencé avec un activisme si exorbitant, qui promettait des choses si exorbitantes, s'achève, écrit Arendt, dans la passivité la plus inerte, la plus stérile que l'Histoire ait jamais connue ».

La vita activa

En 1961, Arendt propose au *New Yorker* d'aller à Jérusalem comme reporter. Le procès d'Eichmann s'ouvre. Eichmann, un bureaucrate responsable du meurtre de milliers de personnes, est incapable de distinguer le bien et le mal. Il affirme « respecter la loi » et « obéir à la loi ». Celui qui incarne le mal se révèle un être sans profondeur, sans pensée. « Quand les juges essayèrent de faire appel à sa conscience, il opposa bruyamment les sentiments élevés qui avaient été le but de ses actes », écrit Heuer en commentant *Eichmann à Jérusalem*.

Selon Arendt, à l'époque nazie, il s'est produit « un effondrement quasi global, non pas de la responsabilité personnelle mais du jugement personnel ». L'expression créée par elle, « la banalité du mal », a été contestée. Mais surtout, ses positions sur les rôles joués par les conseils juifs en Allemagne durant la guerre ont suscité tollés et polémiques excessives. Des débats continués par d'inquiétantes accusations ont suivi la parution du livre. Elle a dû répondre à la question de son amour pour le peuple juif : « D'abord, je n'ai jamais aimé de ma vie un peuple, ou une collectivité, qu'il s'agisse du peuple allemand, français, amé-

ricain, des prolétaires ou de quoi que ce soit. Je n'aime en fait que mes amis et je suis incapable de tout autre amour. »

La vita contemplativa

Arendt continue, après le procès d'Eichmann : « Qu'est-ce qui nous amène à penser ? » Il arrive que la pensée et le jugement s'apparentent et aillent ensemble. Comme elle l'affirme : « La manifestation du vent de la pensée n'est pas le savoir ; c'est l'aptitude à distinguer le bien du mal, le beau et le laid. Aptitude qui, aux rares moments où l'enjeu est connu, peut très bien détourner les catastrophes, pour le moi tout au moins. »

Politique et philosophie conjuguent dans son projet *La vie de l'esprit* comportant trois volets : « La Pensée », « Le Vouloir » et « Juger ». Elle n'a pas eu le temps d'écrire « Juger ». Elle a laissé des notes destinées à son enseignement.

Ce sont des non Juifs qui ont remis Hannah Arendt en lecture. Son biographe allemand oriente l'œuvre vers une lecture politique, ce qu'il justifie amplement. Mon intérêt pour l'œuvre d'Arendt a commencé en 1986, avec la parution d'un *Cahier du Grif* qui lui avait été consacré. Qu'est-ce que juger ? Cette ultime question de la philosophe m'a guidée à travers son œuvre. Le biographe aborde peu la problématique du jugement. ☞

Penser le féminisme

FEMINISM AND THE ABYSS OF FREEDOM de Linda M.G. Zerilli

Chicago University Press, 249 p.

par MARCELINE MORAIS

Le mouvement féministe connaît présentement de profondes remises en question. Afin de sortir de cette crise et de relancer le féminisme sur des bases nouvelles, Linda M. G. Zerilli suggère de se tourner vers la pensée politique de Hannah Arendt. Selon elle, il ne fait aucun doute que dans le contexte actuel où la notion même de « femme » ou de « féminité » vole en éclats, il convient plus que jamais de s'inspirer d'une philosophe dont l'entreprise a consisté essentiellement à redonner un sens à la politique à une époque où les catégories traditionnelles ne permettent plus de décrire adéquatement la réalité. S'appuyant sur trois textes féministes importants¹, l'auteure s'attarde d'abord au problème de l'ambiguïté du concept de genre, puis à la notion de liberté comme commencement absolu, aux conditions d'une action politique commune, enfin à l'importance capitale que revêt la faculté de juger pour l'exercice de la liberté politique.

La notion de femme recouvre-t-elle une identité objective commune ?

Dans le premier chapitre, Linda Zerilli part de la dissolution du concept de femme associé à la troisième vague féministe pour critiquer toute tentative de penser l'action politique comme devant présupposer un sujet homogène dont l'identité est fixe et prédéterminée, de même que toute théorie générale de l'action qui déterminerait *a priori* quoi faire en toutes circonstances. Selon elle, le mérite du livre *Gender Trouble* de Judith Butler consiste à avoir mis en doute l'existence d'une véritable identité féminine qui soit valable pour toutes les femmes et que l'on puisse justifier comme un quelconque fait empirique. Sans endosser totalement l'interprétation postmoderne qu'offre Judith Butler du concept

de genre, elle propose de concevoir celui-ci comme une forme issue de l'imagination, sans laquelle nous ne pourrions appréhender et comprendre le monde qui nous entoure. La particularité des formes fournies par l'imagination étant leur plasticité, la forme « genre » aurait, elle aussi, la capacité d'être élargie et modifiée lorsque des cas inhabituels nous poussent à l'envisager autrement. Ainsi, selon Linda Zerilli, ce n'est pas parce que la catégorie « femme » a perdu ces dernières années la signification dogmatique et monolithique qui était la sienne pour les féministes de la deuxième vague, que nous sommes condamnés à ne plus tenter aucune action politique au nom du féminisme, faute d'un sujet cohérent à sa base. Le genre n'étant pas un concept, il n'est tout simplement pas nécessaire qu'il existe un concept fixe de la féminité pour agir politiquement au nom des femmes.

Le féminisme comme commencement spontané

Le second chapitre porte sur le problème de la liberté en tant qu'elle serait, selon Arendt, cette capacité qu'ont les êtres humains de commencer spontanément quelque chose de nouveau, qui ne s'inscrit pas dans une chaîne causale antérieure. Malheureusement, selon Zerilli, les féministes auraient oublié le sens originel de la liberté. Elles auraient cédé à la tentation de l'utopie et du dogmatisme qui consiste à interpréter le nouveau par rapport à l'ancien et à ramener l'avènement du féminisme à un produit du déterminisme historique. C'est cette lecture déterministe du féminisme que Zerilli entend critiquer dans ce chapitre en arguant qu'elle nie à la fois la liberté et la contingence de l'action politique. À ce titre, l'intérêt que présente le texte de Monique Wittig intitulé « Les Guérillères » consiste précisément dans le fait qu'il tente de penser l'avènement du féminisme comme le commencement de quelque chose de complètement nouveau, comme la mise en œuvre d'un nouveau contrat social entre les êtres humains. À ce titre, la révolution féministe y est présentée comme un « renversement », c'est-à-dire comme le surgissement d'une nouvelle ère à partir de l'ancienne sans toutefois qu'il y ait entre l'ancien et le nouveau un rapport causal nécessaire. On ne trouve pas de mythe de l'origine ou de l'âge d'or dans « Les Guérillères » car l'auteur tente d'y penser la liberté comme une pure spontanéité et le commencement comme se produisant à partir de l'ordinaire, du banal, du quotidien, quelque chose qui doit sans cesse être réactualisé. Pour Linda Zerilli, ce texte illustre bien le caractère abyssal de la liberté, tel que la concevait Arendt, en tant qu'elle surgit en l'absence d'un fond, dévoilant ainsi le hiatus qui sépare le possible du réel.

L'action politique et l'espace public commun

Le troisième chapitre du livre s'appuie sur l'expérience politique relatée par le collectif de la librairie des femmes de Milan. Ces femmes auraient le

mérite, selon l'auteure, de penser l'action politique à la manière d'Arendt, c'est-à-dire non pas sur le mode du « *I will* », mais sur celui du « *I can* », selon une conception de la liberté politique qui ne trouve pas son siège dans l'isolement du « *Je pense* » mais dans la pluralité concrète des acteurs engagés dans un espace public commun. Les femmes auraient fait fausse route en croyant atteindre la liberté au moyen du contrat social actuel ou par le truchement de revendications d'égalité et de différence par rapport aux hommes, c'est-à-dire par une politique des droits. Elles ont cru à tort que leur libération signifiait l'égalité avec les hommes ou, au contraire, l'affirmation de leur différence, l'une et l'autre contribuant à l'amélioration de la société. Quittant cette perspective, le collectif des femmes de Milan propose de créer un espace public concret pour les femmes. Cette expérience consistait à leur offrir un lieu public, une librairie, où elles pouvaient venir librement, parler entre elles, échanger et créer des projets communs. Elle leur a permis de découvrir, en lieu et place de l'homogénéité supposée des femmes comme groupe, leur absolue disparité et ce, à la faveur de jugements esthétiques portant sur des auteurs féminines et leurs œuvres. Cette diversité et cette pluralité irréductibles sont apparues aux Italiennes comme la condition même d'une action politique libre dans laquelle chaque femme exprime un point de vue différent et réfléchit à l'écart qui la sépare des autres jugements exprimés. C'est ainsi que s'est dégagée pour ces femmes une nouvelle conception de l'égalité politique qui ne consiste plus à niveler les différences dans l'identité mais plutôt à établir des relations égales entre des êtres dissemblables.

L'importance du jugement en politique

Le chapitre quatre explore la notion de jugement à partir de l'œuvre de Hannah Arendt et tente de montrer l'importance de celui-ci pour l'émergence d'un féminisme centré sur la liberté. Le chapitre précédent avait en effet souligné l'importance du jugement pour la création et l'invention d'un espace public commun. S'inspirant de Kant, Arendt définit le jugement réfléchissant comme celui qui permet de penser le particulier en l'absence de l'universel, réalisant ainsi un libre accord entre l'entendement et l'imagination. Or, quoique cet accord soit purement subjectif et qu'il ne repose en rien sur une propriété qui serait dans l'objet, cela n'empêche nullement le jugement réfléchissant de prétendre à l'universalité. Cette prétention est fondée *a priori* sur la présupposition d'un sens commun. Parce que nous partageons comme êtres humains le même monde, nous possédons un sens commun par lequel les jugements que nous portons sur des événements particuliers du monde peuvent être communiqués, compris, approuvés ou désapprouvés. Dans l'espace public, lorsque nous portons des jugements, nous nous attendons en retour à être compris et approuvés par d'autres. Le mode de discussion approprié au politique lui paraît en conséquence reposer non pas sur l'argumentation logique (*disputieren*), mais sur la persuasion et la rhétorique (*streiten*). Zerilli n'hésite donc pas, à la suite d'Arendt, à lier intimement jugement et liberté, car seul l'exercice du jugement permet d'ouvrir notre point de vue personnel à celui des autres, d'élargir notre esprit à des significations nouvelles et de réinventer ensemble un espace public commun.

Le livre de Linda Zerilli est une invitation à faire de la liberté en elle-même et pour elle-même la revendication principale du féminisme, laissant de côté toute tentative visant à instrumentaliser cette aspiration vers la liberté au profit de l'amélioration de la société. L'apport substantiel d'Arendt à cette nouvelle conception d'un féminisme politique axé sur la liberté consiste dans l'accent que met sa philosophie sur la contingence et l'imprévisibilité de l'action, sur son caractère absolument neuf et spontané et sur l'importance du jugement comme condition essentielle de la liberté politique. Enfin, selon Linda Zerilli, la pensée d'Arendt peut aider les féministes, mais aussi la société en général, à donner un sens nouveau à la pratique de la démocratie dans un monde où il n'y a plus de tradition, plus de règles universelles et apodictiques, plus de fondement unique sur lequel viendraient s'appuyer nos jugements et par lequel se justifieraient nos actions. ☪

1. *Gender Trouble*, de Judith Butler, « Les Guérillères », de Monique Wittig et le Collectif de la librairie des femmes de Milan, publié en anglais sous le titre *Sexual Difference*.